

Jean Morency, *La littérature québécoise  
dans le contexte américain.  
Études et explorations,*  
Québec, Nota bene, coll. « Terre américaine », 2012, 180 p.

Pierre-Luc Landry  
Université d'Ottawa

Jean Morency réfléchit depuis quelques décennies à la littérature québécoise et aux liens que celle-ci entretient avec son contexte d'émergence; c'est donc dire que ses recherches partent du principe évident mais souvent occulté que la littérature québécoise est une littérature de langue française produite en terre d'Amérique. Son plus récent ouvrage, finaliste au prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec en 2013, est un collage d'essais écrits et publiés entre 1992 et

2005 et qui « ont tous en commun de traiter des relations entre la littérature québécoise et les littératures américaines, et plus particulièrement de la question de l'américanité, entendue dans un sens continental » (p. 5). La dernière remarque est importante : pour Morency, ce « nouveau paradigme critique dans le champ des études québécoises » (p. 9) ne concerne pas uniquement la présence ou la représentation des États-Unis dans la littérature produite au Québec, mais bien plutôt l'ensemble des liens qui unissent les collectivités des trois Amériques. « On confond encore trop souvent américanité et étatsunicité, écrit-il, limitant du même coup la portée opératoire du concept à des questions d'influence littéraire ou culturelle, ou aux références qui sont faites, à l'intérieur du corpus littéraire québécois, aux États-Unis et aux paysages américains. » (p. 68) Si le corpus principal des études de Morency est québécois (et/ou canadien-français) et que ses références sont surtout étatsuniennes, on trouve, dans les dix textes qui composent le recueil, des références aux littératures brésilienne et cubaine, par exemple, et de nombreuses filiations intellectuelles avec les penseurs du Nord comme du Sud sont établies à mesure que la pensée de Morency se déploie.

La division du recueil rend bien compte de cet état de fait. Tandis que la première partie se concentre sur « l'américanité québécoise » et la présence américaine dans la littérature québécoise, la deuxième explore certaines « perspectives comparées » à travers différents motifs mis au jour par des études de cas plus immanentes. L'ouvrage de Morency ne propose pas une somme finie de savoir, mais plutôt une *exploration* du phénomène littéraire américain et québécois, comme l'indique son sous-titre. La nuance est importante, car il ne semble pas y avoir chez le chercheur de volonté totalisante

ou de désir de sédimer le discours critique : les essais de Morency fourragent dans un très large corpus en se penchant sur certaines intuitions afin de les mettre à l'épreuve du texte et du contexte d'une manière qui, sans être péremptoire, n'en est pas moins rigoureuse et appuyée sur une argumentation étayée. Bien que le collage de textes engendre certaines répétitions et que quelques raccourcis argumentatifs agacent par leur irruption soudaine et inhabituelle, l'ouvrage de Jean Morency convainc en ce qu'il remplit exactement la mission qu'il s'était donnée : étudier et *explorer*, surtout, la littérature québécoise dans le contexte américain.

### ***Le Québec, le Canada et les États-Unis***

Dans la première partie du recueil, Morency tente de définir ce que serait l'américanité québécoise. Il commence en s'intéressant aux modalités de la présence des États-Unis dans le roman québécois depuis les années 1970. Toutefois, un détour historique est nécessaire d'entrée de jeu puisque de nombreuses traces du phénomène peuvent être observées dans le corpus national québécois depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, pour le chercheur, il faut attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour que la plus simple « imagerie » et « représentation » (p. 11) des États-Unis – orientée par les pôles de l'attraction et de la démonisation – se transforme en véritable « ouverture sur la littérature américaine elle-même », voire en présence littéraire ou métalittéraire dans les travaux des intellectuels, des écrivains et des traducteurs des années 1930, qui auront agi comme « agents de transferts interculturels » entre les deux espaces géographiques et nationaux. L'année 1978 marquera un jalon important « dans l'expression de l'américanité au sein de

l'univers fictionnel québécois » : cette année-là, Victor-Lévy Beaulieu fait paraître *Monsieur Melville* tandis que Jacques Poulin publie *Les Grandes Marées*. Ces deux ouvrages sont animés d'ambitions « démesurées » (p. 13) : celle de s'approprier, par anthropophagie culturelle, le grand écrivain américain Herman Melville pour « favoriser la naissance des lettres québécoises », chez Beaulieu, et celle de traduire en français, sans la trahir, « aussi fidèlement que possible, la réalité américaine », chez Poulin. À partir de ce moment, l'intertexte américain occupe une place de plus en plus importante dans la littérature québécoise, « jusqu'à oblitérer en grande partie l'intertexte français, du moins l'intertexte contemporain » (p. 16). Cette observation mène l'auteur du recueil à affirmer, en conclusion du premier chapitre, que « [l]e français québécois [serait] [...] une variété nord-américaine du français lui-même, la plus apte peut-être à exprimer l'Amérique anglo-saxonne » (p. 20).

Ceci étant posé, Morency suggère que l'engouement de la critique et des écrivains des quarante dernières années pour la question de l'américanité de la littérature québécoise « dissimule des préoccupations de nature institutionnelle que François Ricard (1988) lie à la volonté que manifestent les jeunes littératures de se démarquer de celles de mères parties » (p. 22). Ainsi, la littérature québécoise serait « américaine » pour éviter d'être « française », et Morency affirme que ce phénomène n'est pas nécessairement observable dans les autres régions francophones du Canada, où la question de l'américanité se poserait autrement. Il consacre le deuxième chapitre de son essai à cette réflexion menée à partir de quelques exemples seulement, ceux de Jacques Poulin, de Gabrielle Roy, de Daniel Poliquin et de Jacques Savoie; autrement dit, il retient un écrivain par « grande région » :

Poulin au Québec, Roy dans l'Ouest, Poliquin en Ontario et Savoie en Acadie. L'une des observations de Morency est problématique : selon lui, la contestation des frontières entre les genres littéraires, « phénomène qui traverse l'esthétique moderne et ses prolongements postmodernes, se pose avec une acuité accrue dans les pays américains » (p. 27). En fait, ce n'est pas tant cette hypothèse que sa (beaucoup) trop courte démonstration qui dérange, *Moby Dick* étant le seul exemple convoqué pour appuyer cette intuition développée en un paragraphe de quelques phrases à peine. En évoquant la soi-disant « nature profondément baroque » du roman sud-américain (p. 27), Morency se rapproche de l'essentialisme d'un Alejo Carpentier, par exemple, qui affirmait à peu de détails près la même chose en 1975 dans *Lo barroco y lo real maravilloso*. Son regard devient plus nuancé lorsqu'il se pose sur les œuvres à l'étude, mais au final, le chapitre passe trop peu de temps sur celles-ci pour qu'il apporte quelque chose de nouveau à la discussion.

Le troisième chapitre s'intéresse aux transferts culturels qui ont opéré entre les États-Unis et le Canada français, dans la perspective de l'histoire de la littérature et de ses agents, afin de montrer que « l'américanité de la culture et de la littérature québécoises semble liée, en partie du moins, au rôle déterminant qu'ont rempli dans les années 1920 et 1930 quelques intellectuels et écrivains, ayant tous participé, selon différentes modalités, à ce mouvement de mobilité géographique » entre les deux pays (p. 34). Cette hypothèse est rigoureusement testée et démontrée et le chapitre, plus démonstratif qu'argumentatif, offre un panorama fort appréciable des nombreux transferts ayant eu lieu grâce, entre autres, à Pamphile Le May, Robert Choquette, Alfred

DesRochers, Rosaire Dion-Lévesque, Louis Dantin, Olivier Asselin et Jean-Charles Harvey. En effet, cette époque marque « un tournant important dans l'évolution de l'imaginaire littéraire du Québec » et l'Amérique cesse « d'être un simple territoire » pour devenir « objet de savoir et de culture. » (p. 48-49)

Le quatrième chapitre s'ouvre sur un aveu qui semble devenir le leitmotiv de tout le livre : Morency écrit que cet essai proposera un « survol trop rapide » (p. 51) de son objet d'étude, qui est cette fois-ci le roman de la route au Québec. La répétition est lassante, d'autant plus que la continuité entre l'essai qui commence et celui qui vient de se terminer n'est assurée par aucune transition. Les pages qui suivent se contentent de suggérer « quelques pistes d'analyses relatives à ce sous-genre romanesque » fort populaire afin de voir « comment s'opèrent certains transferts culturels et médiatiques » (p.51). Ce ne sont pas les rares exemples convoqués par Morency qui sont intéressants dans ce chapitre, mais bien plutôt la conclusion à laquelle le chercheur aboutit : bien plus que de « traduire un état de colonisation culturelle ou littéraire » en raison de l'influence immense des États-Unis sur le corpus des romans de la route québécois, ceux-ci expriment « un syncrétisme culturel très intéressant » (p. 66). Les emprunts aux traditions étatsuniennes sont faits par les écrivains québécois de manière ouverte, active et délibérée, et permettent de combiner américanité et québécoisité d'une manière qui évite l'assimilation qui plane constamment sur le Québec comme une épée de Damoclès.

Dans le cinquième chapitre, Morency revient au concept d'anthropophagie culturelle d'Oswald de Andrade évoqué plus tôt et au lien qu'il établit entre la dévoration culturelle

proposée par le moderniste brésilien et l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu. Ce lien n'est pas anachronique, selon lui, puisque le rapport problématique que le Québec entretient avec l'Europe et les États-Unis est permanent. Morency explique ainsi l'articulation entre américanité et anthropophagie culturelle chez Beaulieu :

En plaidant pour la venue du « nouvel homme » qui ne participera pas au monde ancien, Beaulieu touche de près au mythe américain du renouvellement et de la métamorphose, qui s'avère l'un des mythes importants, sinon le mythe majeur, du Nouveau Monde. Mais ce mythe consacrant la rupture n'exclut pas, chez Beaulieu, l'intégration de toutes les influences possibles, qu'elles soient européennes ou américaines, puisque le pays équivoque [le Québec] se situe quelque part entre les deux continents. Or, cette intégration ne s'effectue jamais de façon occulte, comme le voudrait la vieille théorie des influences littéraires, mais de manière on ne peut plus claire, et c'est ici qu'on rejoint les notions d'intertextualité et d'interdiscursivité, qui me semblent indissociables de la question de la dévoration culturelle. (p. 72)

Ce rapport est présent tout au long du livre de Beaulieu, que Morency considère comme le sommet de son œuvre (p. 74), ouvrage emblématique du Québec des années 1970 et 1980 qui « cherche non seulement à maintenir le “relais français” [...] mais aussi à découvrir ou à redécouvrir le “relais américain”, dans une dévoration culturelle qui se fait tous azimuts » (p. 81).

### ***Les Amériques plurielles : perspectives comparées***

Dans la deuxième partie de son recueil, Morency propose cinq essais qui s'inscrivent dans une perspective comparatiste, dont il explique ainsi la nécessité et le caractère :

la comparaison des littératures américaines n'acquiert peut-être tout son sens créateur que si l'on accepte de prendre en considération, ne serait-ce que spéculativement, une possible unité qui traverserait, en les reliant, les imaginaires collectifs en terre d'Amérique, par-delà les clivages sociaux et culturels, unité qui serait à rechercher [...] du côté de l'idée même du Nouveau Monde telle qu'elle se manifeste en Amérique, du Brésil aux États-Unis, de l'Argentine au Canada, du Chili au Québec; car ce n'est finalement jamais rien d'autre que cette idée, héritée de la Renaissance européenne et qui fut naturellement récupérée par les peuples américains, qui se dévoile dans la diversité des manifestations traduisant ce qu'on nomme l'américanité. (p. 85)

Le premier cas de figure qu'il propose d'étudier est celui du recommencement, de la transformation et de la métamorphose, topoï qu'il trouve dans certaines œuvres de Washington Irving, d'Alejo Carpentier et de Gabrielle Roy. Ainsi, l'américanité se construit non seulement aux États-Unis, mais aussi à Cuba et au Canada-français, puisque les œuvres des trois écrivains sont, pour Morency, autant de déclinaisons d'une même sorte de « romantisme » américain (p. 96), motivé par la volonté « de recommencer, de repartir à zéro, de remonter le cours du temps » (p. 97).

Le chapitre suivant explore le paradoxe constituant de l'américanité. Considérant que celle-ci « ne peut jamais se définir autrement qu'en fonction d'une culture autre, dominante, en l'occurrence celle de l'Europe, qui lui sert à la fois de repoussoir idéologique et de relais obligé » (p. 99), Morency étudie les « modalités du décrochage européen des littératures américaines ». Pour lui, les rapports que les littératures américaines, de manière générale, entretiennent avec la culture des pays européens sont de deux ordres. Le premier est celui de l'institution : il s'agit donc de rapports



extralittéraires qui sont reliés, entre autres choses, « à l'affirmation des littératures nationales, à l'apparition des instances de production, de diffusion et de consécration, aux revendications liées au monde de l'édition et des droits des auteurs, etc. » (p. 101) Le second ordre, strictement littéraire, concerne « la littérature en tant que pratique symbolique », les réseaux de thèmes, les genres, les formes littéraires, etc. La distinction entre les deux ordres devrait permettre, selon le chercheur, « de définir enfin l'américanité », qui serait, au final, « davantage une *quête* de l'identité américaine qu'une *affirmation* de cette même identité ». Apparaît alors toute l'importance des thèmes de la transformation et de la métamorphose étudiés au chapitre précédent. L'hybridation semble aussi importante dans cette quête, et Morency explore rapidement comment ladite quête s'exprime d'abord aux États-Unis, ensuite au Brésil et, finalement, un peu « à retardement » (p. 109), au Québec.

Dans un autre essai, Morency met en relation le mythe du grand roman américain et le phénomène du texte national canadien-français. Il existe pour le chercheur certaines convergences entre ces deux manifestations, notamment celles de la mégalomanie et du discours idéologique. En effet, il affirme ceci :

[le] fantasme du grand roman américain sembl[e] mettre en lumière deux grandes caractéristiques des littératures coloniales en voie d'affirmation et de légitimation par rapport aux littératures métropolitaines : premièrement, une tendance toute provinciale à la mégalomanie et aux grandes ambitions, deuxièmement, un assujettissement du littéraire à un discours idéologique qui ne relève pas toujours du champ restreint de la littérature, mais ressortit à une forme de nationalisme littéraire qui, aujourd'hui, peut faire sourire. (p. 118)

C'est ainsi qu'il établit une corrélation entre le mythe du grand roman américain, rêve toujours vivant chez certains écrivains mégalomanes, et l'affirmation de la littérature canadienne-française comme littérature nationale, qui aurait passé ou passerait toujours par une certaine forme de patriotisme idéologique pour lequel la littérature devrait servir de courroie de transmission.

L'ouvrage se termine sur deux chapitres un peu plus faibles, à notre avis, qui se contentent d'étudier certains cas bien précis dans un angle thématique ou structurel particulier : d'abord, une petite enquête sur l'omniprésence de l'imaginaire de la fin dans les littératures étatsunienne et canadienne-française – le titre du chapitre promettait un parcours exploratoire « [d]e Poe à Melville et Crémazie » (p. 131), mais un seul paragraphe est consacré à ce dernier, malheureusement – puis, pour finir, une étude sur « [l']expérience des frontières dans le roman américain et québécois » (p. 145). Morency montre bien, dans cet ultime essai, « la prégnance et le rayonnement de cet imaginaire des frontières » tout en rappelant quand même qu'il ne s'agit pas toujours de quelque chose de très positif :

Contrairement à ce qu'on pense généralement, le mythe américain de la frontière n'est pas précisément caractérisé par l'optimisme : comme il débouche souvent sur la mort, il ne prend tout son sens que si on le considère comme un récit transitoire et inachevé, exprimant une réalité sociale en constante mutation, et par conséquent vouée à la perte et à la disparition de ce qui a été et ne sera jamais plus (les grandes forêts, les prairies, les déserts, la Californie, la Lune, etc.). (p. 153)

L'ouvrage de Morency ne bénéficie malheureusement pas d'une conclusion générale, ce qui vient accentuer l'impression de lire les « papiers collés » d'un chercheur brillant, impression plutôt positive si l'on accepte l'idée d'un recueil exploratoire, mais contrariante pour quiconque souhaiterait lire quelque chose de plus « complet », une somme d'études plus achevées aux résultats convaincants et explicatifs. L'essai reste éclairant et fort intéressant, malgré ce bémol que nous ne pouvons passer sous silence, et promet, semble-t-il, des suites qui ne pourront être que supérieures, notamment par la finesse de leurs conclusions.